

Renaissance and Reformation Renaissance et Réforme



Jones-Davies, Margaret et Florence Malhomme, éd. Le silence à la Renaissance

Vérnique Duché

Volume 40, Number 3, Summer 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1086152ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v40i3.28756>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Duché, V. (2017). Review of [Jones-Davies, Margaret et Florence Malhomme, éd. Le silence à la Renaissance]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 40(3), 311–313. <https://doi.org/10.33137/rr.v40i3.28756>

© Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jones-Davies, Margaret et Florence Malhomme, éd.

Le silence à la Renaissance.

Publications de la Société Internationale de Recherches Interdisciplinaires sur la Renaissance (SIRIR) 3. Turnhout : Brepols, 2015. 198 p. ISBN 978-2-503-54252-2 (broché) 60 €.

Inscrit sous le signe de l'enfant-dieu Harpocrate, ce beau volume rassemble les actes du dernier colloque organisé par Margaret Jones-Davies, à laquelle il rend hommage, et constitue le numéro 3 d'une riche série d'études interdisciplinaires sur la Renaissance dirigée par la chercheuse et ayant fait date.

Le thème du silence a récemment ravivé l'intérêt de la critique et du grand public, comme en témoigne l'ouvrage publié par Alain Corbin, *L'Histoire du silence* (Paris : Albin Michel, 2016). Le présent volume, dont l'avant-propos est librement disponible en ligne sur le site des éditions Brepols, s'intéresse à des œuvres publiées en Europe aux XVI^e et XVII^e siècles, et s'organise en deux grandes parties. Six articles en français parcourent d'abord les grands textes humanistes de la Renaissance, s'arrêtant sur l'œuvre de Du Bellay ou de Calvin, ainsi que quelques œuvres artistiques majeures créées en Italie. Les six articles suivants, dont cinq sont rédigés en anglais, s'intéressent à des œuvres d'auteurs néerlandais ou anglophones, et tout particulièrement Shakespeare.

Comme le souligne Margaret Jones-Davies dans son avant-propos, la Renaissance « se réappropri[e] la beauté du silence » et « lui donn[e] un fondement humaniste » (13). Le regretté Jean-Claude Margolin remonte ensuite aux sources pour étudier « Le silence à la Renaissance dans la tradition hermétiste et pythagoricienne et dans la pratique de l'intersubjectivité » et aborder le silence « lié à des courants de pensée, de caractère philosophique, religieux ou mystique, qui ont établi des relations indissociables entre le silence, le non-dit, le secret, l'occulte, l'invisible, la solitude ou la théologie négative » (19). Ce silence mystique trouve également une expression rhétorique, tout particulièrement dans les formes brèves qu'examine Jean Céard (« Adages, apophtegmes et emblèmes du silence à la Renaissance ») en soulignant la différence essentielle entre *silentium* et *taciturnitas*.

Le silence a bien sûr un lien très fort avec la religion, dont il est « l'arme [...] contre la parole humaniste, bavardage sans règles de la nouvelle culture » (13). Daniel Ménager explore la relation entre « Prière et silence », à l'exemple

des grands spirituels médiévaux et des grands penseurs ou mystiques de la Renaissance, Érasme, Luther, Calvin et Jean de la Croix.

Le domaine artistique est ensuite exploré par Jean Lacroix (« La voix du silence de la création artistique, de Léonard de Vinci au Titien ») qui montre que, bien qu'« inhérent à la nature et à la gestation de l'œuvre d'art » (83), le silence est parfois menacé. Marie-Madeleine Martinet pour sa part explore la relation entre discours et image (« Poésie silencieuse et peinture parlante »), signalant que dans les natures mortes (ou « vies coites »), « la parole s'enfonce, le silence se rapproche » (91). Enfin Edith Karagiannis-Mazeaud se consacre à l'œuvre de Du Bellay (« Dire le silence : aspects du motif du silence dans l'œuvre de Du Bellay »). Distinguant entre silence subi, silence imposé aux autres et silence choisi, elle montre que le silence, « figure d'une mythologie nouvelle », participe « d'une stylisation de la *persona* du poète, image même du Génie mélancolique » (114).

C'est ensuite au tour du domaine anglophone d'être scruté, et tout particulièrement la vie et l'œuvre de Shakespeare. Eloisa Paganelli (« Voices of Silence and Silence of Voices in Some English Literary Texts of the Renaissance ») parcourt des pièces et poèmes anglais publiés dans la première moitié du XVII^e siècle (Shakespeare compris), alors que Ton Hoenselaars (« Silence and the Audience in Renaissance Drama : The Case of G. A. Bredero's Dumb Knight (1618) ») relit le *Stommen ridder* de l'Amsterdamois Bredero à la lumière du théâtre shakespearien. Richard Wilson (« The Picture of Nobody : Shakespeare's Paperless Person ») s'intéresse aux derniers jours du barde lui-même, à son refus de prendre parti dans l'affaire Mountjoy, et à son souci de ne pas laisser de trace pour rester à jamais « *a paperless person* ». Margaret Jones-Davies embrasse les vingt-cinq années de création shakespearienne pour étudier les déplacements des discours sur le silence (« La "réduction au silence". Politiques du silence dans l'œuvre de Shakespeare »). Si le silence est « le refuge de ceux qui n'ont rien à dire » (159), il semble également nécessaire à la pensée qui s'élabore. Arme utile pour résister à la tyrannie, le silence se montre en outre « nécessaire à la révélation de la vérité » (165). En somme, conclut l'auteur, « l'œuvre de Shakespeare témoigne de la faillite du langage dans un monde qui s'use » (169). James Ronald Mulryne s'intéresse aux conditions physiques du théâtre et au rôle joué par le silence au cours de la représentation (« "I like your silence" : Theatre and Audience in Shakespeare's Plays »). *The Winter's Tale*, *Antony and Cleopatra*, *Much Ado about Nothing* et encore *Coriolan* font

résonner ce « silence éloquent » indispensable à l'intériorisation des paroles par le spectateur. Enfin Margaret Shewring montre comment des représentations contemporaines de *Hamlet* ont pu déjouer la censure et dénoncer, en creux, des régimes oppressifs (« “The rest is silence” : Productions of *Hamlet* and the Politics of Silence »). Un bel hommage au barde, dont on vient de fêter le 400^e anniversaire de la mort, en conclusion de ce riche volume !

VÉRNIQUE DUCHÉ

University of Melbourne

Leonard, John.

The Value of Milton.

New York: Cambridge University Press, 2016. Pp. xi, 161. ISBN 978-1-107-66479-1 (paperback) US\$26.99.

Making the case for one's scholarly specialty to a general readership is harder than it looks. For Milton, moreover, one might wonder if the subject has been at least temporarily exhausted, since a flurry of “why Milton matters” publications appeared around 2008, the quatercentenary of the poet's birth. John Leonard's *The Value of Milton*, happily, makes a fresh and compelling case, in a plain style that informs without pedantry and engages without condescension. The book mostly avoids its genre's usual drawbacks: platitude, inflated claims, obsolescent pop-culture references, strained attempts at “relevance.” This is a book that non-academics with an interest in poetry could read, and might even want to.

The “why Milton matters” conversation proposed various answers. For Nigel Smith, Milton is “the poet who placed liberty at the center of his vision” (Smith, *Is Milton Better than Shakespeare?*, xv) For Joseph Wittreich, Milton's poetry is “marked, not marred, by contradictions” (*How Milton Matters*, xxii) For Theo Hobson, Milton's “approach to Christianity holds the key to its contemporary renewal” (*Milton's Vision: The Birth of Christian Liberty*, xi) For Stanley Fish, “it's the poetry, stupid.” (*Milton Studies* 44, 10). Leonard declines to make a move in this game: “I have no grand overarching thesis as to ‘why Milton matters.’ Milton matters to different people for different reasons, some religious (or anti-religious), some political, and some purely literary” (ix).